

s'identifie pas à une intégration, fonctionne plus largement, comme ce que Catherine Durandin a défini comme une volonté de désenclavement de l'Europe centrale par rapport au pôle de gravité occidentale, la nécessité, passant obligatoirement par Paris, de se mettre «à la page».

Modèle, lieu de légitimation, Paris est enfin, plus généralement, capitale mythique. Nombre d'interventions ont pu décrire très finement cette fonction mythique, à travers les sources incomparables que sont les correspondances, journaux et souvenirs (Pavla Horska), mais aussi à travers les innombrables témoignages littéraires, notamment poétiques, analysés, par exemple, par Petr Wittlich ou Petr Kral pour les Tchèques, Marta Wyka (Université de Cracovie) pour les Polonais, Alexandru Calinescu (INALCO) pour Ionesco et Cioran. Il faudrait certes, comme le suggère Antoine Marès, élaborer «une typologie systématique» des mythes de la France et de Paris. Moins que capitale du rêve moderne, Paris est capitale initiatique, lieu d'accès au secret, un secret peut-être perdu, qui fait d'elle ce que Petr Kral appelle si joliment la «province de notre nostalgie». Moins capitale de la liberté que de la disponibilité, sinon de la licence, figure féminine fortement érotisée, Paris est le territoire même de l'errance, de la «promenade» surréaliste, de la «dérive» pratiquée plus tard par les Situationnistes. Elle incarne aussi la décadence occidentale, suscitant sinon la vision apocalyptique affleurant dans les écrits du 19^e siècle, du moins la désillusion, parfois le désespoir. Elle peut dès lors se muer, dans le retournement symbolique opéré par les avant-gardes, en objet de haine et d'exécration, ce Paris que brûle Bruno Jasenski dans un violent pamphlet des années 1920.

Par ses multiples ambivalences, Paris ne serait-il pas auberge espagnole plus que capitale culturelle, comme se le demande Antoine Marès en esquissant quelques

conclusions qui sont autant d'incitations à la recherche? Le décalage persistant entre les rythmes politiques et culturels, inégalement marqués par les ruptures des années 1930, le poids du temps long qui fait remonter au 19^e siècle la matrice des représentations du 20^e, la diversité des références comme des clichés nationaux imposent une vision kaléidoscopique de Paris, y compris dans une même génération, y compris chez un même écrivain. En ce sens, l'Europe médiane participe bien d'une lecture plus générale qui fait de Paris la métaphore d'une culture qui la dépasse, d'une universalité qu'elle désigne sans l'incarner, et qu'en permanence chaque culture nationale réaménage et se réapproprie.

Michel Trebitsch

MARC SANGNIER ET LES DÉBUTS DU SILLON

Le 23 septembre 1994 s'est tenue en Sorbonne, salle Louis Liard, la première journée d'études organisée par l'Institut Marc Sangnier¹, en collaboration avec l'Équipe d'histoire religieuse contemporaine de l'Université Paris IV et sous le patronage de l'Association française d'histoire religieuse contemporaine. À l'occasion du centenaire de la naissance du Sillon, cette journée a été consacrée à «Marc Sangnier et les débuts du Sillon». Comment est né ce mouvement «catholique social» à l'impact considérable au tournant du siècle, dans quel contexte et sous quelles influences; quelles ont été ses aspirations et ses réalisations concrètes? Les six communications ainsi que les témoins participant à la table ronde se sont attachés à répondre à ces questions, à évaluer l'état de la recherche actuelle,

1. 38, bd Raspail, 75007, Paris, tél. 45 48 77 70, sur rendez-vous. La publication des actes est prévue pour juin 1995.

et à ouvrir quelques pistes nouvelles qui sont autant de champs à explorer.

Le Sillon est né en 1894 dans un climat porteur pour la naissance d'un tel mouvement. Les années 1890, comme l'a montré Jean-Marie Mayeur (Université Paris IV), ont constitué une assez courte période au cours de laquelle ont été remises en cause les valeurs de science, de progrès, de laïcité, valeurs dominantes des années 1860-1880. Elles ont également vu apparaître un nouveau climat de religiosité, et un souci plus net du social. Le contexte philosophique, évoqué par Pierre Colin (Département recherche de l'Institut catholique) était également favorable. Léon Ollé-Laprune avait alors un prestige intellectuel et moral indéniabla, et Maurice Blondel a notamment influencé Paul Renaudin lorsqu'il était son élève au collège Stanislas au moment de la fondation du Sillon.

Dans ce contexte, des influences plus directes ont compté. Pour Marc Sangnier, jeune homme d'une famille aisée des VI^e et VII^e arrondissements, ce fut plus particulièrement son milieu familial, présenté par Odile Gaultier-Voituriez (Fondation nationale des sciences politiques). Marc Sangnier reçut diverses influences, tant directes qu'indirectes, de son grand-père, Maître Lachaud, dans les domaines de l'éloquence et de la politique, de ses arrière-grands-parents, M. et Mme Ancelet, dans le domaine littéraire, et de sa mère et de sa grand-mère pour l'influence spirituelle et morale, sans oublier son père qui le soutint toujours.

Le lieu de la naissance de la Crypte et du Sillon, le collège Stanislas, étudié par Jacques Prévotat (Université Paris XII) est d'autre part révélateur de l'influence des marianistes sur le Sillon. Collège de la Société de Marie, Stanislas possédait un corps professoral diversifié quant à ses idées politiques et des élèves appartenant à l'élite sociale. Marc Sangnier eut une

emprise remarquable sur ses camarades grâce à une aptitude exceptionnelle au contact et à l'amitié. Le soutien de l'abbé Leber, jeune censeur, permit à Marc Sangnier et à Paul Renaudin de développer les réunions de la Crypte sur des thèmes sociaux.

Le premier moyen d'action de ces jeunes gens a été la revue *Le Sillon*, dont Jérôme Grondeux (Université Montpellier III) s'est attaché à décrire les premières années, de janvier 1894 à janvier 1899. Après avoir rappelé les circonstances de sa création à Stanislas autour de Paul Renaudin, il présenta le projet intellectuel, moral et spirituel du *Sillon* – qui ne se voulait pas confessionnel. Critique du dilettantisme, *Le Sillon* cherchait à promouvoir la rénovation de la vie culturelle et défendait une philosophie de la vie.

Vincent Rogard (Université Paris V) ouvrit ensuite une perspective sur les cercles d'études et la diffusion du Sillon en province, en rappelant toutefois qu'une géographie précise de l'implantation silloniste n'est pas encore possible. Le terrain favorable à la naissance de cercles d'études est alors celui des patronages, dont s'occupe un jeune clergé attentif aux œuvres. Certains cercles naissent dans la mouvance du Sillon, d'autres lui sont antérieurs. À partir de 1903 apparaissent les Sillons régionaux et locaux. Une discussion intéressante suivit cette communication, soulevant en particulier la question de la relation entre le Sillon et le sport, et le problème de l'appartenance ou non de certains patronages au Sillon.

Dans un dernier temps, la journée d'études s'est orientée vers un panorama des travaux réalisés sur le Sillon, sur ceux en cours, et sur les perspectives de recherches, favorisées par la création de l'Institut Marc Sangnier. Jean-Marie Mayeur, dans la conclusion, livra les suggestions d'une prochaine journée, éventuellement sur la paix, la guerre, l'entre-deux-guerres, les relations internationales et la Ligue fran-

çaise des auberges de la jeunesse, d'ici deux ou trois ans.

Odile Gaultier-Voituriez

PROFESSION: JOURNALISTE

Après avoir marqué le pas à la fin des années 1970, les recherches historiques sur les médias ont connu, depuis quelques années, un profond renouvellement. Elles ont quitté le champ, devenu trop étroit, de la presse écrite, pour exploiter ceux de la radio et de la télévision, domaines depuis longtemps défrichés par les sociologues. Ces derniers ont aussi fourni de précieuses pistes de réflexion sur les hommes de l'information, leurs particularités sociales, leurs comportements collectifs, leurs pratiques¹. Il y a trois ans, l'Institut français (IFP) de presse publiait ainsi une enquête statistique fouillée sur les journalistes à l'orée des années 1990, constituée à partir des dossiers des titulaires de la carte professionnelle². Presque conjointement, paraissaient les actes du colloque de l'Université Paris X sur le journalisme et les journalistes français depuis 1950 qui réunit, à l'initiative de Marc Martin, historiens et sociologues des médias³. Il fallait aller plus loin, prolonger et structurer ces premières entreprises, favoriser une collaboration régulière entre chercheurs de spécialités différentes. C'est dans cet esprit que le CNRS (laboratoire «Communication et politique», Dominique Wolton) a demandé à Rémy Rieffel de former une équipe d'historiens et de sociologues autour d'un thème central de

recherche: l'identité professionnelle des journalistes.

Le groupe ainsi formé se propose d'analyser la façon dont les journalistes, depuis la fin du 19^e siècle, ont tenté de définir et de défendre leur espace professionnel, et de saisir les stratégies de professionnalisation qui, de nos jours encore, conditionnent le statut et la fonction des hommes d'information dans notre société. En menant en parallèle deux types d'interrogations (l'une, sur l'identité voulue ou perçue; l'autre, sur les itinéraires), il s'agit aussi de mieux comprendre pourquoi les journalistes ont toujours éprouvé de la peine à obtenir une reconnaissance et une légitimité fortes au sein de la société française. Le travail de l'équipe a été amplement facilité par l'ouverture, à ses membres, des archives de la Commission de la carte d'identité des journalistes professionnels (CCIJP) qui a conduit, dans un premier temps, à centrer une grande partie de l'investigation sur la période des années 1930 aux années 1950, celles où se définissent les critères du professionnalisme (avec le statut de mars 1935 et la création de la Commission de la carte, en 1936) et où se pose de manière aiguë la question de la responsabilité du journaliste face à lui-même et à l'opinion (avec le temps douloureux de l'épuration).

À l'issue d'une année d'étude, il convenait de faire le point, de soumettre les premiers résultats à débat, dans une discussion élargie à d'autres chercheurs ou professionnels de l'information. D'où le colloque organisé les 25 et 26 novembre derniers au Centre universitaire d'études du journalisme (CUEJ, Université Strasbourg III) par le GRIME (Groupe de recherche sur l'information et les médias en Europe) sur le thème de «L'identité professionnelle des journalistes»⁴.

1. Voir, notamment, Rémy Rieffel, *L'élite des journalistes*, Paris, PUF, 1984; Denis Ruellan, *Le professionnalisme du flou. Identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1993.

2. IFP, *Les journalistes français en 1990. Radiographie d'une profession*, Paris, La Documentation française, 1991.

3. Marc Martin (dir.), *Histoire et médias. Journalisme et journalistes français (1950-1990)*, Paris, Albin Michel, 1991; voir aussi, *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 22, avril-juin 1989, p. 154-156.

4. Le CUEJ publiera les actes du colloque dans le courant de l'été 1995.